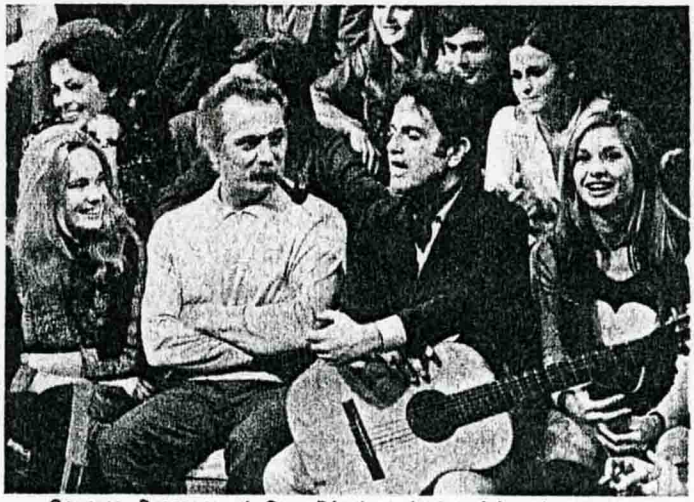
21.25

Vous pouvez voir aussi sur la 2e chaîne : LES DOSSIERS DE L'ECRAN : NOTRE-DAME DE PARIS



Georges Brassens et Guy Béart parlent poésie, chansons.

Jean-Pierre Chabrol scande des mains un air de Pedro Ibanez.

BIENVENUE A GEORGES BRASSENS

UNE EMISSION DE GUY BEART • REALISATION DE GUY JOB

Pour la première fois à la télévision, Brassens a accepté d'évoquer quelques souvenirs, par amitié pour Guy Béart qu'il découvrit et conseilla. Nous voyons Brassens entouré de ses camarades d'école, dont **Henri Colpi**, et avec son ancien professeur **Alphonse Bonnafé**, pour lequel il chantera des vers du poète latin Horace. **Patachou** et **Jacques Grello**, qui conseillèrent Brassens à ses débuts, participent à un débat sur la jeunesse avec **Jean-Pierre Fallet, Jean-Pierre Chabrol, Michel Lancelot, André Vers, Pierre Maguelon, Pedro Ibanez.** Georges Brassens chantera notamment : « L'Enterrement de grand-père », « L'Orage », « La Marguerite », « La Chasse aux papillons », « Le Mécréant », « Le Temps ne fait rien à l'affaire », « Le Petit Cheval », « La Complainte des filles de joie », « Au bois de mon cœur », et se fait accompagner par **Les Haricots rouges** pour « Les Copains d'abord ». Une deuxième soirée ira plus loin dans la découverte de ce chanteur-poète, si réservé sur sa vie personnelle.

VOIR NOTRE ARTICLE PAGES 54-55

Deux copains inséparables : René Fallet et Georges Brassens

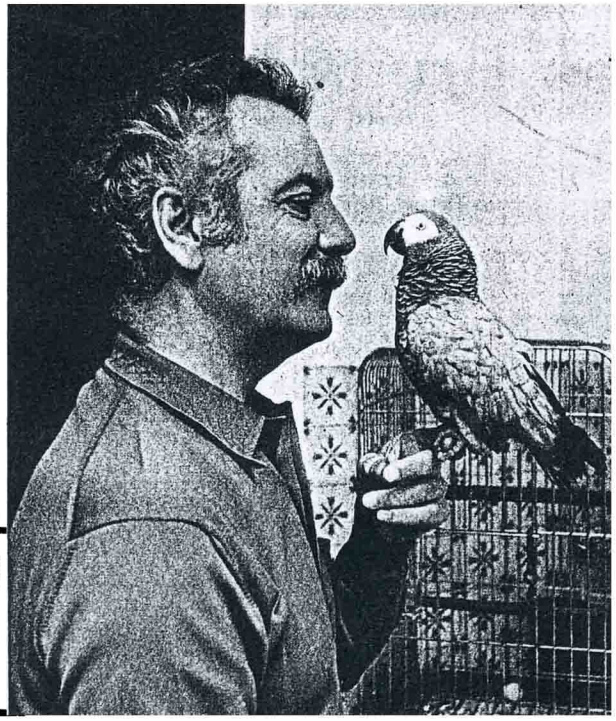
MERCREDI

8 MARS

Georges Brassens tire ses chansons de ses bons (ou mauvais) souvenirs

CETTE histoire-là, il n'est pas dit qu'il n'en tirera pas une chanson un jour. Pour l'instant, il se contente de l'appeler son « plus beau souvenir ». Georges Brassens, hôte de « Bienvenue » ce soir, l'a vécue il y a dix ans, alors qu'il passait en vedette à l'« Olympia ». A la sortie du music-hall, un inconnu, misérable et peu engageant, le tira un soir par la manche :

« Monsieur Brassens, je vous en prie, aidez-moi. Je sors de prison, j'ai pas un sou. Vous pouvez me dépanner si vous voulez, vous... »



Coco, son perroquet, danse sur son doigt lorsqu'il lui siffle ses chansons. Sa préférée : « L'Auvergnat ».

Le type avait une bonne tête, malgré la barbe de quatre jours. Et d'avoir écrit « La Mauvaise Réputation » vous crée des obligations, au moins envers vous-même. Brassens fouilla dans sa poche ; il y avait dix billets de cent francs (lourds) ; il en donna huit, en vrac, au malheureux en bougonnant, sous sa moustache, une phrase incompréhensible qui voulait tout de même dire « bonne chance, mon vieux, mais n'y reviens plus ! » Et il oublia l'incident. Ce n'était pas le premier « tapeur » auquel il n'avait pas su résister. Ni le dernier.

Trois ans plus tard, à « Bobino » où il chantait cette fois, un visiteur à l'allure distinguée, très élégant, vint un soir frapper à la porte de sa loge. Brassens l'y vit entrer sans comprendre ce qu'il lui voulait ; il fut même surpris de le voir lui tendre une liasse de billets :

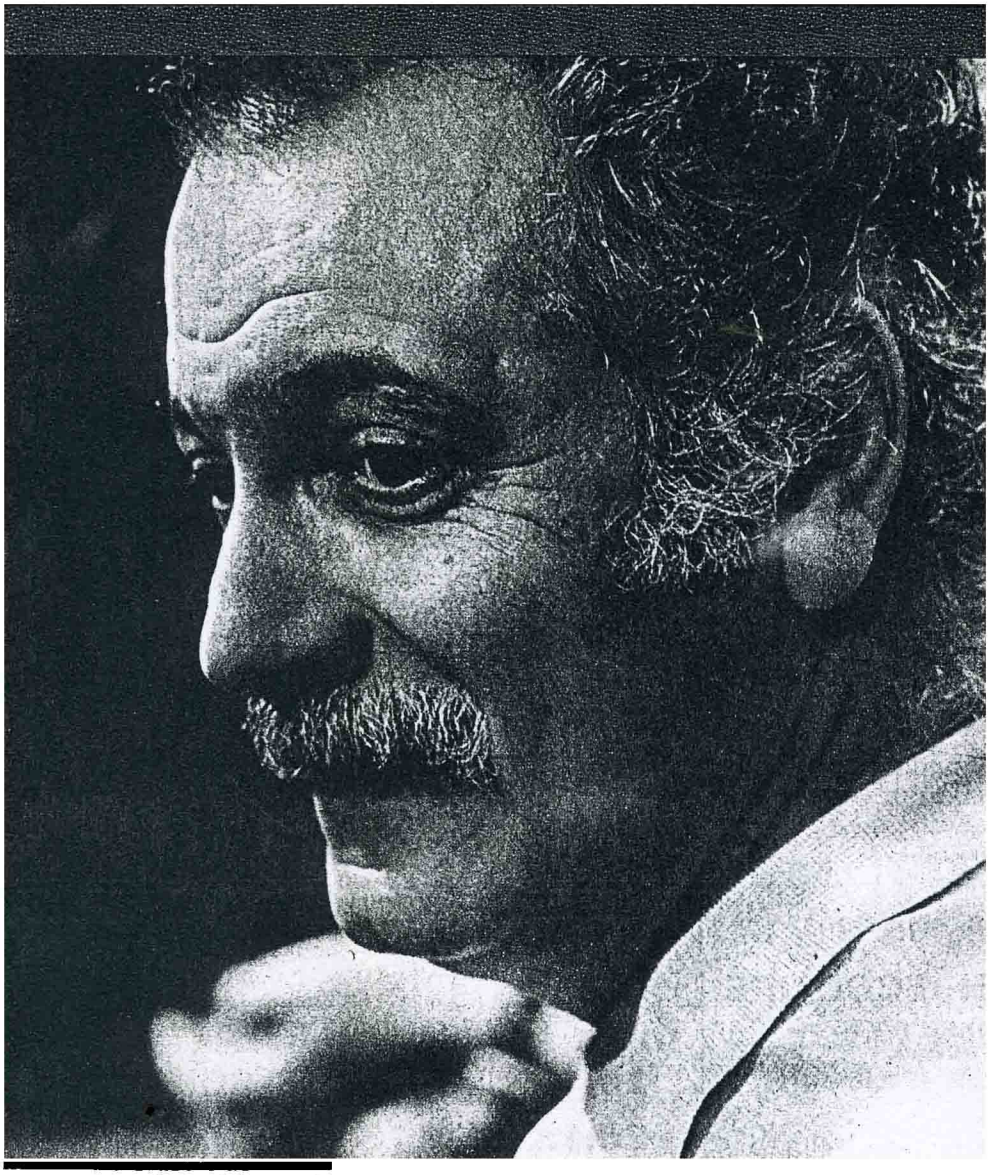
« Je suis le clochard de l'Olympia. Je viens vous rapporter la somme que vous m'aviez prêtée... »

« Ce jour-là, dit Brassens, j'ai été remboursé au centuple de tout ce que j'ai pu prêter dans ma vie et que l'on a oublié de me rendre. »

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il oublie toujours, lui, de le réclamer ; comme s'il avait décidé de dédommager ainsi, sans fin, Jeanne, la bonne hôtesse disparue de sa jeunesse impécunieuse.

Quinquagénaire (mais oui : il est né le 22 octobre 1921) comblé, aujourd'hui, il ne se laisse pas abuser par ses succès : « J'ai beaucoup de chance, dit-il, que mes petites chansons aient si bien marché. » Que Kessel, Pagnol ou Achard rêvent de le voir entrer à l'Académie ; que son nom ait voisiné avec ceux de Pascal, Marivaux, Zola au concours d'entrée à Normale Supérieure, en 1969, ne lui a pas tourné la tête. Il continue de régaler ses copains de saucisson et de beaujolais (nouveau quand c'est la saison) ; d'avoir la gorge nouée comme à son premier récital quand le public d'un music-hall l'ovationne ; et de ne pas oser aller au cinéma, parce que rien ne le gêne plus que d'être reconnu dans la rue : après vingt ans de célébrité, il ne sait toujours pas quelle attitude prendre. Il a gardé la timidité de ses vingt ans. Leur lucidité aussi ; au détour d'une conversation, il peut dire d'une voix tranquille : « Je suis complètement désespéré. » C'est vrai, parce que l'existence, sans problème matériel qu'il peut mener depuis des années, ne l'a jamais empêché de ressentir, comme s'ils étaient les siens, tous les désenchantements de ce monde. C'est un peu faux, tout de même ; parce que, sous cette tendresse frémissante, est tapi son humour énorme, truculent, invincible et qui le protège de tout — y compris de lui-même.

Il aime répéter en riant le mot de Proust : « On ne guérit jamais ; on apprend à vivre avec ses maladies. » Il le place à propos de son affection des reins (vingt-huit crises de calculs en huit ans). Mais il pourrait tout aussi bien l'appliquer à l'éternelle difficulté que l'on éprouve à vivre avec un cœur d'écorché vif — et qui est la sienne. Il ruse tant qu'il peut avec elle :



« La chanson, a dit Georges Brassens, peut être une espèce de poésie à la portée de toutes les bourses. »

il s'est fait la moustache bourrue, la guitare ironique, la vie ordonnée et tranquille entre ses maisons de Paris, de l'Ile-de-France et de Bretagne. Il s'est voué au culte « des copains d'abord », comme on se consacre à une religion. Il a peuplé sa demeure de compagnons inoffensifs, « Kykou » le chat qui louche, « Kaf », le chien que tous ses amis appellent Kafka, Coco, le perroquet qui danse la raspa sur son index quand il lui siffle les rythmes. Il entoure de toute la discrétion possible sa vie privée (« Mais vous savez, je ne suis ni misanthrope ni misogyne. Pas du tout, du tout. »)

Il fait de la culture physique avec son copain Battista (ex-recordman de France du triple saut) et aborde, grâce à cela, la cinquantaine en pleine forme (1 m 79, 85 kilos « et rien que du muscle ! »). Il a des passions sans danger. Il lit beaucoup (Bossuet lui paraît le meilleur écrivain français ; et La Fontaine et la Bible sont ses ouvrages de chevet). Il collectionne les vieux « 78 tours ». Parmi ses « idoles » : Django Reinhardt, Pills et Tabet, Mireille et Jean Sablon, Charles Trenet. Il voyage peu, passe ses vacances à pêcher en mer et suit avec passion les courses cyclistes. Bref, toutes les apparences de la sagesse.

Il n'empêche, cet homme aux joies paisibles et aux ambitions mesurées est, tout de même, la proie d'une anxiété perpétuelle : ses chansons. Elles le hantent, elles le poursuivent, elles le traquent jusqu'à ce qu'il soit parvenu à les capturer en ce tréfonds de lui-même où gît, justement, cette tendresse exigeante qui ne lui laisse guère de repos.

Pour les fuir, il écrit. Des pages et des pages, couvertes de son écriture galopante. Mais elles resurgissent soudain au coin d'une phrase, au détour d'une image, au carrefour d'un souvenir.

Il lui faut céder. Il écoute leurs premières rimes, recueille leurs premiers vers. Comme il est très difficile, il n'en est jamais satisfait. Il cache alors ces ébauches au hasard de ses tiroirs, ou parmi les cinq mille livres de sa bibliothèque. Et il espère, sans se l'avouer, qu'elles vont désormais l'oublier. Evidemment, il n'en est rien ; il doit, souvent des mois après, revenir à elles, les achever, leur composer une musique ; enfin, les soumettre, avec une angoisse que les années de succès n'ont pas entamée d'un pouce, à la critique de ses copains.

Si, par aventure et par chance, vous êtes un jour de ces derniers, évitez, arrivé chez lui, d'élever la voix, de hausser le ton jusqu'au niveau des idées creuses, dans des envols de grands mots prétentieux. Tapies au fond de leurs tiroirs ou de leurs livres, les chansons de Brassens pourraient s'en offusquer jusqu'à en disparaître.

Avouez que ce serait dommage.

Jacques PREZELIN

Télé 7 Jour
4 mars 1972